

Prendre rendez-vous avec soi-même et les siens

Christian Saint-Pierre

Number 158 (1), 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2016). Prendre rendez-vous avec soi-même et les siens. *Jeu*, (158), 4–6.

PRENDRE RENDEZ-VOUS AVEC SOI-MÊME ET LES SIENS

Dans la grande majorité des théâtres québécois, on donne aujourd'hui une place prépondérante à ce qu'on appelle le théâtre de création, celui qui s'appuie sur un texte neuf, celui qui est créé de toutes pièces, celui provenant d'artistes qui, plutôt que de revisiter le répertoire, choisissent de l'enrichir d'une œuvre nouvelle.

Christian Saint-Pierre

En novembre dernier, à l'occasion de la 19^e édition des Fenêtres de la création théâtrale, je prenais part, avec Annick Lefebvre, auteure, et Martin Faucher, metteur en scène et directeur artistique du Festival TransAmériques, à une discussion sur la création québécoise actuelle animée par Anne-Marie Provencher, directrice artistique du Théâtre de la Ville, à Longueuil. Le texte qui suit est, en substance, celui que j'ai lu devant les diffuseurs, les artistes et les travailleurs culturels rassemblés ce jour-là.

POURQUOI EN PARLER ?

Je sais, en tant que critique de théâtre, que je ne suis pas censé avoir de parti pris. Mais bon, comme je suis aussi un être humain, je dois vous avouer que j'ai un penchant pour la création. Je ressens envers elle un appel, une empathie plus grande que pour le répertoire.

Comprenez-moi bien : je ne vais certainement pas renier une relecture forte, un Marivaux ou un Shakespeare qui regarde le XXI^e siècle dans le blanc des yeux, mais je trouve qu'on monte souvent le répertoire sans savoir pourquoi ; je veux dire sans *vraiment* savoir pourquoi, sans aller plus loin que les lieux communs : « C'est tellement actuel, tellement contemporain, ça parle de nous, on dirait que ça a été écrit hier. » Vous aurez compris que je suis peu convaincu par l'apparition des téléphones cellulaires chez Molière ou encore par le recours aux réseaux sociaux chez Racine. En fait, j'irais jusqu'à affirmer que je suis plus

ouvert à une création imparfaite, bancale ou maladroite qu'à une pièce du répertoire qu'on met en scène sans imagination, sans point de vue, sans conviction.

Que ce soit comme chef de pupitre au journal *Voir*, comme chroniqueur à *Voir Télé* ou maintenant comme rédacteur en chef à *Jeu*, je n'ai jamais cessé d'exprimer ce parti pris pour la création, en théâtre comme en danse ou en cirque. J'ai souvent choisi de parler d'une création prometteuse plutôt que de cette grande œuvre revisitée dans un grand théâtre. J'ai souvent choisi de publier des entrevues avec les auteurs et les metteurs en scène plutôt qu'avec des comédiens connus. Mon objectif : donner le goût aux amateurs de théâtre d'oser la création, d'oser une part d'inconnu, d'oser la découverte. Quand je vois qu'on ne cesse de diminuer l'espace accordé au théâtre dans les médias généralistes, j'estime que ce parti pris pour la création est encore plus crucial. Écrire sur la création, l'analyser, la décortiquer, lui dire ses quatre vérités, à mon sens, c'est la défendre.

Parce que la création, c'est la vie, le vivier, le lieu de tous les possibles, de toutes les libertés, de toutes les permissions. La création, c'est le renouveau, l'oxygène, la suite des choses. La création, c'est l'essence de la pratique théâtrale, les œuvres qui sont en prise directe sur le monde, celles qui traduisent le plus franchement notre époque, pour le meilleur et pour le pire, d'ailleurs.



Table rase de Catherine Chabot, mis en scène par
Brigitte Poupart à l'Espace Libre (Transthéâtre/Collectif
Chiennes, 2015). Photo promotionnelle.
© Eva-Maude Tardif-Champoux



Album de finissants de Mathieu Arsenault, adapté et mis en scène par Anne Sophie Rouleau. Spectacle de Pirata Théâtre et de Matériaux Composites, créé à la salle Fred-Barry en mars 2014. © François Gélinas

La création, c'est l'identité, l'identitaire, l'expression par excellence du vivre ensemble. Quand je veux savoir comment se porte ma société, je regarde de quel bois se chauffe sa création. Entre *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay et *J'accuse* d'Annick Lefebvre, entre *Woof Woof* d'Yves Sauvageau et *Trois* de Mani Soleymanlou, ce sont des pans entiers de l'histoire du Québec que je vois défiler, des phares qui brillent dans la mouvance des idées et des idéaux, le choc des croyances et des mentalités.

Dorénavant, la création voit le jour dans tous nos théâtres. Pas un seul ne lui résiste complètement. On pense tout de suite au Théâtre d'Aujourd'hui, bien entendu, mais aussi Aux Écuries, au Quat'Sous, à la Licorne, au Prospero, à l'Usine C et à la Chapelle, mais elle s'imisce aussi chez Duceppe, au TNM, au Rideau Vert et même dans certains théâtres d'été, comme le Petit Théâtre du Nord. La création se répand, vous diront certains. On chuchote qu'il y en a trop. Qu'on ne sait plus, au-delà de quatre ou cinq grands auteurs, jouer et mettre en scène les classiques. Qu'on fait trop peu de place aux dramaturgies du monde. Qu'on fait trop de ces spectacles performatifs où le texte occupe une place secondaire. Oui, on dit tout cela dans les coulisses de notre milieu, et ce n'est probablement pas faux.

Néanmoins, à ceux qui disent que la création prend de la place, beaucoup de place, je dis qu'elle prend sa place, une place qui lui revient; je dis qu'elle occupe le territoire, celui qui la sculpte et qui est sculpté par elle. Par conséquent, forcément, il arrive que la création dérange.

QUEL REGARD ?

Je pose sur la création actuelle un regard exigeant. Je pense qu'elle le mérite, que les créateurs le méritent. Mais un regard que je qualifierais aussi de bienveillant, dans le sens où il est ouvert à la surprise, à l'étonnement, au trouble. Traitez-moi d'optimiste, mais j'estime avoir mille et une raisons de me réjouir.

Je me réjouis de voir Philippe Ducros, Olivier Choinière, Annabel Soutar, Jean-Philippe Baril-Guérard et Annick Lefebvre dénoncer les injustices avec autant de souffle, autant de verve.

Je me réjouis de voir Fanny Britt, Rébecca Déraspe, Marie-Ève Milot, Véronique Côté, Anne-Marie Olivier et Evelyne de la Chenelière conjuguer leur féminisme au présent.

Je me réjouis de voir Steve Gagnon, Marcelle Dubois, Marianne Dansereau et Fabien Cloutier traduire le territoire, de la forêt à la banlieue, repousser les frontières, réinventer le monde.

Je me réjouis de voir Robert Lepage, Wajdi Mouawad, Mani Soleymanlou, Olivier Kemeid et Jean-Philippe Lehoux jeter des ponts entre le Québec et l'ailleurs, entre le Québécois et l'autre.

Je me réjouis que Félix-Antoine Boutin, Christian Lapointe et Philippe Cyr m'entraînent chaque fois dans un univers nouveau, et toujours diablement singulier.

Je me réjouis qu'Anne Sophie Rouleau, Michelle Parent et Mathieu Arsenault s'intéressent aux jeunes dans toute leur splendeur avec *Album de finissants*, et que Benjamin

Pradet s'intéresse aux vieux dans toute leur démesure avec *80 000 âmes vers Albany*.

Je me réjouis du retour de la création collective. Je pense au *iShow* des Petites cellules chaudes, à la joyeuse bande du *NoShow* ou encore à la *Table rase* du galvanisant Collectif Chiennes.

Je me réjouis qu'on m'aide à comprendre les nouveaux rapports induits par le numérique, les enjeux éthiques de l'exploitation minière, les causes et les effets de la xénophobie, les retombées du profilage racial, les risques de la privatisation de l'eau et les étapes du deuil. En fréquentant la création théâtrale québécoise, je deviens, j'en suis persuadé, un meilleur être humain, un meilleur citoyen.

Quelle est la faille, me direz-vous? Que manque-t-il à la création québécoise actuelle? Je dirais qu'il lui manque le courage de s'émanciper. S'émanciper des lieux et des conventions. S'émanciper des coûts et des contextes. S'émanciper des régimes, des directorats, des partis et des programmes. S'émanciper surtout des barrières intangibles, celles qu'on érige dans les têtes, les autocensures, les hésitations, les retenues, les peurs de choquer, de décevoir, de repousser, de décourager.

Ce dont la création québécoise a besoin plus que tout, à mon avis, c'est d'un public, de spectateurs fidèles et exigeants, de gens qui, d'un bout à l'autre du pays, et même au-delà, s'arrachent aux écrans, au travail et à la consommation. Fréquenter la création québécoise, vous allez peut-être me dire que c'est naïf, mais je crois profondément que c'est prendre rendez-vous avec soi et les siens. ●